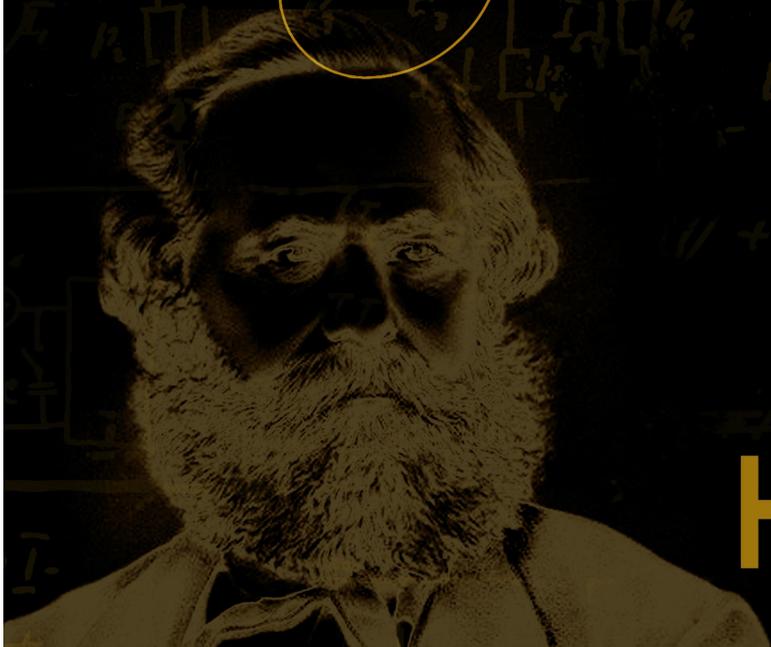


LE LOGARITHME JAUNE



Rémi
HÉLÉNEA

Rémi Hélénea

Le Logarithme jaune

© Rémi Hélène, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5565-9

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La formule travail-salaire, prix du travail, est (...) une expression qui prima facie est en contradiction avec la notion de valeur et avec celle de prix qui, en général, n'est lui-même qu'une forme déterminée de la valeur. Parler du « prix du travail » est chose aussi irrationnelle qu'un logarithme jaune.

Marx, *Le Capital*, livre 3.

Chapitre I

Didier a disparu. Cela fait une quinzaine de jours que je ne l'ai pas vu. J'ai tenté de lui téléphoner. Je suis passé chez lui. Sans résultat. Depuis quinze jours, il n'a pas mis les pieds sur le campus universitaire. Il continuait de venir jusqu'alors, bien qu'on lui ait supprimé ses cours. Il ne faisait pas grand-chose, mais il venait. Il occupait une grande partie de son temps sur Internet. Il lui arrivait aussi d'écrire, pour alimenter ses divagations. En revanche, rien pour le travail. De fait, il n'était plus chercheur. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas produit le moindre article pour une revue scientifique. Mais il continuait de venir. Par habitude sans doute. Parce qu'il ne savait pas où aller sinon. Il avait des idées noires et délirait passablement quand il était sur le campus, mais c'était pire encore quand il n'y était pas. Quand il était chez lui par exemple. Il s'en était ouvert auprès de moi.

Il y a un mois de cela, on lui avait attribué un autre bureau. Le cooccupant du premier, un jeune professeur agrégé, qui nous était venu du sud de la France, l'année précédente, ne le supportait plus. Il n'était pourtant pas bruyant, Didier. Il ne téléphonait pas. Il ne recevait pas d'étudiants non plus. D'ailleurs, on se demande bien pourquoi il en aurait reçus, puisqu'il n'avait plus d'activité d'enseignement, depuis la rentrée universitaire. Mais le jeune prof n'endurait plus le regard fixe que Didier lui destinait. Il n'endurait plus les réponses loufoques que Didier lui apportait, dès qu'il essayait d'engager la conversation sur les hypothèses de tel modèle économique, la dernière livraison de la *Revue économique*, ou un colloque international à venir. L'œil ténébreux de Didier le mettait mal à l'aise. Je pense qu'il en avait peur. Lorsque je passais dans leur bureau, je m'amusais de les voir ainsi, face à face, séparés par des piles de bouquins et de photocopiés que l'agrégé amoncelait, jour après jour, pour établir une frontière symbolique devant son vis-à-vis ; l'agrégé en état de stress permanent et Didier perdu dans son monde. Mais l'empilement ne suffisait plus. Le jeune prof avait pris rendez-vous avec le Doyen de la faculté. Objectif : reléguer Didier dans un autre bureau ; le prétexte : la prétendue nécessité pour le prof de partager le bureau avec un collègue de son acabit, un collègue qui collaborait avec lui dans le cadre d'un programme de recherche européen. C'était très important pour eux, mais aussi pour la faculté, mais aussi pour la recherche française, que ce réaménagement ait lieu. C'est ce que disait l'agrégé

en tout cas. Le Doyen n'y avait pas cru une seconde, mais afin d'éviter des problèmes avec ce prof chauffé à blanc, il avait accédé à sa demande. De surcroît, le Doyen se fichait désormais de ce que pouvait penser Didier. Rien à foutre de ses éventuels états d'âme. C'était déjà bien qu'il l'accepte dans nos locaux. Un enseignant qui n'enseigne plus, un chercheur qui ne cherche plus, un fonctionnaire d'État qui ne travaille plus, de quel droit occupe-t-il encore un bureau à la faculté ? Qu'il fasse le difficile, le Didier, et il verrait comment lui, le Doyen, serait capable de se fâcher. Mais Didier n'avait pas fait le difficile. Il avait accepté sans broncher la décision directoriale. Il avait accepté placidement le nouveau bureau qu'on lui octroyait. Un bureau du deuxième et dernier étage du bâtiment ; un petit bureau qui, auparavant, servait de local de détente. Justement, à l'origine, la pièce avait été estimée trop exigüe pour qu'on en fasse un bureau ; bien plus longue que large, mal éclairée, presque un boyau. Du coup, on y avait installé quatre fauteuils et un guéridon en plastique – pareil à ceux qu'on trouve dans les hôpitaux –, sur lequel trônait une cafetière. Les collègues étaient censés venir s'y détendre, mais l'endroit était tellement sinistre, malgré les posters de paysages, que, de fait, peu d'entre eux le fréquentaient. Il était d'ailleurs question d'aménager un autre espace détente au second étage. La relégation de Didier tombait à pic. On accélérerait les travaux pour le nouvel espace détente et lui pourrait bénéficier de la pièce ainsi libérée.

Je l'avais aidé dans son déménagement, mais, à la vérité, il n'avait pas grand-chose à déménager. Le fatras de bouquins, de photocopiés, de documents divers, de feuilles volantes griffonnées, pour impressionnant qu'il paraissait sur son bureau, tenait dans deux modestes cartons – ses dossiers les plus précieux, fruit de ses élucubrations, ayant été protégés, pour la circonstance, dans des enveloppes kraft, bien fermées à grand renfort de scotch. S'ajoutaient à cela quelques objets personnels auxquels il tenait, un antique ordinateur, un portemanteau en métal et un vieux ficus rachitique aux feuilles jaunies que la nouvelle destination, enténébrée comme un tunnel, achèverait vraisemblablement de déplumer. Les meubles de Didier étaient restés dans le bureau pour être récupérés par le nouvel arrivant. Du reste, ils ne se prêtaient pas au local du second étage, trop étriqué. On lui avait donc procuré un nouveau bureau, aux dimensions plus adaptées à l'espace disponible et qui, en l'espèce, tenait plutôt de la table de camping. Une armoire basse, également petit format, complétait le mobilier. Didier avait conservé les posters et en avait ajouté un supplémentaire : une mer d'huile avec un coucher de soleil. Le lieu était

déprimant à l'extrême. Toute personne normalement constituée n'y aurait pas survécu une journée complète, moi le premier. Didier, lui, semblait s'en accommoder. Il s'était résigné. Il n'était pas plus abattu ici que dans son précédent bureau. Pas moins non plus, mais pas plus.

Je lui rendais visite régulièrement. J'étais le seul parmi les collègues à le faire. Il avait placé sa table de travail au plus près de la fenêtre pour recueillir les miettes de lumière que laissaient filtrer de hauts peupliers, plantés tout contre cette face du bâtiment. Étant donné l'étroitesse de la pièce, le peu de place à droite et à gauche du bureau créait une impression bizarre. L'ensemble faisait songer à une chapelle, une chapelle de style moderne, mais déjà désolée, avec un autel à l'une de ses extrémités, recouvert de monceaux de papelards et d'un vieux PC en guise d'objets de culte.

Quand j'entrais, généralement Didier avait les yeux rivés sur son écran ou était en train d'aligner ses pattes de mouche sur un feuillet. Toujours sa recherche... Sa recherche permanente, inlassable, une recherche qui emplissait la majeure partie de ses journées, qui lui occupait dorénavant la vie. Une recherche qui n'avait rien d'universitaire, pour laquelle il n'était pas payé. Une recherche qui consistait, pour l'essentiel, à sillonner les sites les plus insolites sur Internet, qui parfois le conduisait à solliciter des ouvrages, rares et anciens, via le prêt interbibliothèques. Une recherche qui le menait à des spéculations insensées, aux conjectures les plus folles, à des discours extravagants qu'heureusement il avait fini par taire auprès de ses collègues. À ma seule exception.

J'entrais dans la pièce et il levait les yeux vers moi. Toujours ce même regard triste, panaché d'inquiétude, une inquiétude qui se faisait plus présente, jour après jour. En tout cas, j'avais cette impression. Il me fixait, ses deux billes hébétées, au milieu d'une bonne grosse bouille, aux oreilles décollées.

Avec Didier, j'en restais à des lieux communs, sur sa forme, sur le temps, sur les collègues... Je me gardais bien de l'entraîner vers ses thèmes favoris. Je savais que si, par malheur, je l'interrogeais sur les dernières avancées de sa recherche, il me referait le film depuis le début, ne m'épargnerait aucun détail, me perdrait dans les méandres de son imagination. Et je ressortirais de là complètement lessivé.

Toujours est-il que, depuis quinze jours, Didier n'est pas réapparu. La dernière

fois que je l'ai vu, c'était un après-midi de début décembre. Le temps était froid et nébuleux. Le matin, il avait pleuviné, mais la pluie, ensuite, avait cessé. Je lui avais proposé de faire une petite balade sur le campus universitaire. C'était une habitude que nous avions acquise l'année précédente ; l'année de la tragédie. Le campus est délimité par une avenue circulaire, propice à une marche d'une demi-heure environ. Souvent, nous prenions cette demi-heure pour couper l'après-midi de travail – enfin, de *mon* après-midi de travail –, quitte à quitter le bureau plus tard, le soir. Didier y trouvait un réel plaisir, du moins je le pense. Cela, peut-être, l'aidait à mettre de côté, pour un temps, ses spéculations malades. Encore qu'avec lui la déconnexion n'était jamais certaine, ni totale. En matière de délire, novembre avait été paroxystique, mais les choses s'étaient un peu calmées depuis une dizaine de jours. Sans que je devine les raisons précises de cette légère embellie, *a fortiori* sans qu'il m'en ait parlé. Ce jour-là, donc, de début décembre, il m'avait paru dans un état à peu près normal ; normal, c'est-à-dire pour lui, à la fois sombre et agité. Pas plus sombre et pas plus agité qu'à l'ordinaire, cependant. Avec ses idées folles habituelles que j'essayais d'étouffer dans l'œuf, question de ne pas gâcher notre pause-détente, même si c'était souvent peine perdue.

Il avançait prudemment, déplaçant maladroitement sa centaine de kilos et son mètre soixante-dix. J'avais engagé la conversation sur la météo, matière bien anodine s'il en est, sur le froid et les frimas, le givre et le risque de verglas, et de fil en aiguille, sans que Didier intervienne, j'en étais venu à évoquer la question du dérèglement climatique ; thème qui m'intéresse à titre personnel, mais aussi parce qu'on m'avait attribué, à la précédente rentrée universitaire, un cours d'économie de l'environnement. Didier m'écoutait distraitement. J'avais l'impression qu'il était plutôt indifférent à mes propos. Il ne disait le moindre mot. Mais, subitement, il s'est tourné vers moi, a pris son air inspiré, en réalité plutôt un air de dément, et a embrayé sur l'existence de signes apocalyptiques. Qu'il y a une logique dans tout cela, qu'il ne faut pas être surpris que les intentions malveillantes accouchent de catastrophes qui n'ont de naturel que le nom, que les symptômes de ces évolutions délétères sont perceptibles depuis longtemps et sont de plus en plus présents. Bref, le bréviaire habituel de Didier, auquel aucun sujet, pas même le plus badin, ne permettait de se soustraire. Cette fois-là, toutes mes tentatives de parler d'autre chose, de mon travail, des collègues, des vacances de Noël à venir, s'étaient abîmées dans ses exégèses catastrophistes. J'y étais depuis longtemps habitué.

C'était donc une de nos balades de milieu d'après-midi. Une parmi tant d'autres, une semblable à toute autre, avec les mêmes attitudes de Didier, avec ses mêmes obsessions, avec ses mêmes rengaines.

Je ne pouvais me figurer que je ne le reverrais pas. Pourtant, après cette balade, je ne l'ai pas revu. De lui, je n'ai plus obtenu le moindre signe de vie. Sa petite cellule d'anachorète, au deuxième étage, était restée désespérément close et il n'y était pas repassé. Il n'était pas non plus chez lui. J'ai interrogé ses voisins immédiats, un vieux couple, Gérard et Patricia, qui lui rend service de temps en temps. Ils n'ont rien su me dire. J'ai téléphoné à Malika, une amie de sa femme. Sans aucun résultat non plus. Peut-être, tout simplement, est-il parti pour les vacances de Noël, m'a dit Malika, sans vraiment y croire elle-même. Oui, pourquoi pas en vacances, après tout, on est fin décembre, à l'approche de Noël et du Nouvel An, rien de plus normal en cette période que de prendre quelques jours de vacances. Sauf que Didier ne prend plus de vacances. Que ses congés, il les passe le plus longtemps possible dans son bureau, sur le campus, et quand le bâtiment ferme, en août, il se calfeutre chez lui en attendant la rentrée de septembre.

Sa disparition serait-elle l'aboutissement de ces dix-huit derniers mois poisseux ? De cette période funeste, initiée par une tragédie : la mort de Sophie, sa femme ? Disparue elle aussi, pschitt. Ou plutôt plouf, car vite retrouvée, deux jours plus tard, dans un plan d'eau, noyée. Sophie était ce qu'on appelle une personne fragile psychologiquement. Elle maintenait constamment un fond de mélancolie et régulièrement elle était atteinte de déprime. Son état, à l'évidence, déteignait sur celui de son mari, mais lui s'accrochait. Il menait avec sérieux ses activités universitaires, rigoureux dans la préparation de ses cours et très actif dans le secteur de la recherche. Dans le prolongement de sa thèse de doctorat, soutenue une dizaine d'années auparavant, il s'était spécialisé dans le domaine de l'économie du travail et de l'emploi. Il avait à son actif plusieurs articles dans des revues scientifiques de qualité, françaises, ainsi qu'internationales. Pour lui, le doctorat d'économie et l'attribution d'un poste de maître de conférences à l'université de Sainte-Croix-du-Gué constituaient les premiers jalons d'une victoire sociale. Il était de condition modeste. Il était le fils d'un « petit » artisan (c'est Didier qui recourait à cet adjectif pour qualifier le milieu professionnel de son père). Curieux intellectuellement et porté au raisonnement analytique, il avait atteint, à force de travail, la situation universitaire tant enviée. Le mariage avec Sophie était, pour lui, mais cette fois sans qu'il l'avoue, le second gage de

sa réussite. Sophie, en effet, était issue d'un milieu bourgeois. Ses parents étaient de riches propriétaires fonciers. Si je me rappelle bien ce que m'avait dit Didier, il y a longtemps, ils étaient déjà vieux lorsque Sophie, leur enfant unique, était née. Ils sont morts maintenant, le père et la mère, en fait, peu de temps après le décès de leur fille ; de chagrin, certainement.

Didier et Sophie s'étaient connus sur les bancs de l'université, mais tandis que lui franchissait brillamment les étapes, l'une après l'autre, elle, s'enlisait en licence, sujette à un spleen récurrent. Elle avait alors arrêté ses études, s'était adonnée à plusieurs petits boulots successifs, entre autres comme vendeuse dans des boutiques de fringues, et finalement, quelque temps avant sa disparition, avait repris une formation de lettres, qu'elle suivait, à dire vrai, en dilettante. Didier était éperdument amoureux de son épouse. Il l'aidait sans relâche. Plus que l'aider, il la soutenait. Il la portait dans les moments difficiles, c'est-à-dire, en gros, tout le temps. Il l'encourageait dans ses lectures, l'assistait dans la mise au propre de ses notes de cours, se substituait parfois à elle pour la réalisation d'exercices de travaux dirigés. Tandis que, sans broncher, il se tapait quotidiennement les courses, la bouffe et les diverses tâches ménagères. Tout cela, tout ce que j'écris maintenant, je le tiens de Didier, qui s'était confié à moi, après le décès de sa femme, à quelques occasions, par bribes pointillistes, toujours lors de notre rituel des marches sur le campus.

Donc Sophie était morte noyée. Une brève enquête de police avait été menée. Ses conclusions étaient incertaines. Les enquêteurs n'avaient pu trancher entre l'accident et le suicide. Ce qui est sûr, c'est qu'elle était décédée par noyade ; en pleine nuit, entre trois et quatre heures du matin, selon l'expertise effectuée. Elle avait chuté dans un plan d'eau, au cœur de la ville, après être passée par-dessus le garde-corps. On avait retrouvé sa voiture à proximité, mais aucun indice suspect n'avait été décelé dans l'habitacle de l'auto. Ce qui est sûr aussi, c'est que Sophie était méchamment imbibée d'alcool. Ça, ce n'est pas Didier qui me l'a dit. Je l'ai appris par d'autres qui avaient obtenu l'information, je ne me souviens plus comment. Peut-être par les journaux, tout simplement.

Didier n'y a jamais cru, ni à la thèse du suicide, ni à la thèse de l'accident. Lui croit dur comme fer que sa femme a été assassinée. Peut-être était-elle vulnérable mentalement, il l'admettait, mais jamais, selon lui, elle n'aurait commis un tel acte de désespoir, tandis que, toujours selon lui, elle n'avait pas pu se noyer accidentellement. Combien de fois ne m'a-t-il pas répété que suicide